

et les Algonquins du temps de M. de Tracy et de M. de Courcelles ». Évidemment le missionnaire qui écrivait en 1685 et en 1695 mêlait quelque peu ses gouverneurs et ses intendants.

D'autres sources peuvent être utiles. Par exemple, le P. François le Mercier, dans une lettre de Québec, datée de 1655, nous dit que les Agniers « nous ont attaqués en plusieurs endroits : mais avec autant d'échecs de leur côté que du nôtre, ils ont tué partout et partout ils ont été tués ». Il continue en affirmant que plusieurs moururent de part et d'autre et que les Agniers ont ramené les Français captifs, et ensuite demandé leurs prisonniers avec une protestation à leur dire authentique, qu'ils n'attaqueraient jamais plus les Français, mais qu'ils continueraient la guerre contre les Algonquins et les Hurons, et qu'ils en massacraient autant qu'ils en pourraient rencontrer au-dessus de la bourgade française, comme au-dessus des Trois-Rivières.

C'est dire que nous devons retourner encore plus en arrière pour voir si, d'une façon ou l'autre, la mère de Kateri n'aurait pu être amenée à Gandaouagué sur les bords de la rivière Mohawk.

La *Relation des Jésuites* de l'année précédente, 1654, contient un passage significatif :

« On écrit des Trois-Rivières deux choses qui méritent de tenir lieu dans ces remarques.

« La première est qu'une troupe d'Iroquois ayant passé l'hiver parmi les Algonquins, on n'a remarqué aucune mésintelligence entre ces deux nations, les plus superbes et les plus opposées qui soient dessous le ciel; jusque-là que les Iroquois ne donnaient jamais la vie à aucun Algonquin quand ils le pouvaient attrapper ou surprendre à la chasse qu'ils faisaient aux hommes.

« Or, non seulement ils se sont bien accordés, mais les Algonquins ont été si satisfaits de leurs hôtes, qu'ils ont permis aux femmes veuves et aux filles de leur nation, d'épouser quelques Iroquois. »

Serait-ce la solution de notre problème ? L'écrivain américain Daniel Sargent le prétend, sans cependant, nous donner de références précises. Encore que les premiers biographes de Kateri nous disent que la mère de Kateri a été faite prisonnière pendant les guerres Iroquoises, une marque dominante de cette époque, tout comme aujourd'hui d'ailleurs, c'était la guerre chaude entremêlée de guerre froide. Un tel entremêlement semble avoir eu lieu en 1654, mais seulement pour un petit groupe d'Indiens, parmi qui, il y avait, peut-être, les père et mère de Kateri.

Kateri et vous



sa vie

En 1656, la vénérable Kateri Tekakwitha naquit de l'union d'une Algonquine chrétienne et d'un Iroquois païen au petit village d'Ossernenon (Auriesville, N. Y.), sur la rive sud de la rivière Mohawk. Saint Isaac Jogues et ses compagnons

y avaient versé leur sang pour la foi :
« Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. »

En 1660, l'épreuve fond sur Tekakwitha : la petite vérole la fait orpheline. Un oncle païen, qui déteste « la prière », l'adopte.

Ce n'est qu'en 1676, âgée de 20 ans, qu'elle reçoit le baptême. L'année suivante, elle s'évade pour aller vivre à la Mission Saint-François-Xavier du Sault Saint-Louis (rapides de Lachine).

C'est là surtout qu'elle se sanctifie : elle y fait sa première communion le jour de Noël 1677; elle y prononce son vœu de virginité le 25 mars 1679 et y meurt le 17 avril 1680, avec, sur les lèvres, les noms de Jésus et de Marie. Elle a 24 ans.